

MERCURE DE FRANCE, 12 Novembre.

SCIENCES ET ARTS: *Le Krisnah.*—Découverte de deux chefs-d'œuvre.—L'Eldorado de Bahia.—Inauguration du chemin de fer d'Orléans à Tours.—**NECROLOGIE:** L'amiral Ver-Huel; Urhan; Armand Gouffé.—Le congrès médical.—Le czar Nicolas à Paris.—**LES THEATRES.**—LES SALONS.—LES LIVRES NOUVEAUX.

—En attendant que les diamants nous pluvient, voici le merveilleux spectacle que nous avons rencontré le 30 octobre, sur les rives de la Loire, en revenant d'un voyage en Vendée. Pendant que le bateau-a-vapeur sur lequel nous remontions le fleuve soufflait et fumait péniblement en faisant à peine quatre lieux à l'heure, une espèce de navire aérien, long de deux à trois cents pieds et articulé comme un scarabée immense, nous est apparu sur les coteaux de la Loire, faisant miroiter au soleil l'or et les peintures de sa carcasse, déployant et trainant dans le ciel un panache en tourbillon, mêlé de flammes et de fumée, réveillant de ses mugissements diaboliques les innombrables échos des deux rives, tantôt suivant la rive gauche avec la rectitude d'une flèche, tantôt franchissant un pont léger pour gagner la rive droite, et sur l'une comme sur l'autre filant avec une vitesse de quinze lieues à l'heure, sans s'arrêter autre part qu'aux abords des villes qui le saluaient d'acclamations joyeuses. Cette vision n'était autre chose que l'inauguration de la première voie d'Orléans à Tours, officieusement essayée par M. Mackenzie, en compagnie d'une centaine de personages anglais et français. Parti d'Orléans à huit heures du matin, ce convoi d'élite, après quelques poses le long de la route, est arrivé à Tours vers midi, au bruit des fanfares militaires et des cris du peuple des campagnes, accouru de tous les points de la Loire pour contempler ce miracle du génie humain. Un somptueux banquet a eu lieu à Tours. Puis le convoi, reparti à deux heures et demie, est rentré à cinq heures et demie dans la gare d'Orléans.

On assure que cette première voie sera en activité dans quelques semaines, et que les deux voies fonctionneront au printemps prochain.

Les chemins de Rouen au Havre et de Paris au Nord seront inaugurés aussi vers la même époque.

—En même temps que l'amiral Ver-Huel, M. Peltier, l'ingénieur et savant physicien, enfant de son courage et de ses œuvres, est mort dans cette humble retraite de la rue Poissonnière, d'où il observait avec tant de patience et de succès les phénomènes météorologiques. La société philomatique, dont il était l'honneur, lui a fait de dignes funérailles, et M. Milne-Edwards, de l'Institut, a raconté sur sa tombe les efforts et les triomphes de sa vie laborieuse.

—Les temps sont passés, où Molière se moquait des médecins avec tant d'esprit et de succès. Que dirait aujourd'hui l'auteur du *Monde imaginaire*, s'il assistait au Congrès qui viennent de former à Paris les membres les plus éminents ou les plus actifs de toutes nos Facultés de médecine ? Il serait stupéfait, non-seulement de la sciences universelles, et surtout de la vive éloquence des successeurs de MM. Purgon et Diafoirus. C'est vraiment une chose imposante que ce concile de docteurs, assemblé pour régler l'enseignement et l'exercice de la médecine, et reniant à ce propos les plus graves intérêts de la société. On est tenté seulement de se demander, pendant ses longues séances, ce que deviennent les malades de ces messieurs ! Les uns peuvent mourir tandis qu'on discute sur les meilleurs moyens de les sauver ; et les autres seront obligés de se guérir tout seuls, ce qui serait fort dangereux... pour la médecine.

—Les médecins nous rappellent Sa Majesté l'impératrice de Russie qui rétablit sa santé à Palerme, tandis que sa fille, la grande-duchesse Olga, éblouit de ses charmes tous les yeux qui la contemplent, et que mille bruits indiscrets font voyager le czar Nicolas *incognito*, jusque dans les rues de Paris. Le fait est que, depuis plusieurs mois, l'ambassade russe tient un vaste appartement prêt à recevoir un personnage mystérieux dans notre capitale. Rien ne manque aux originales magnificences de ce palais en ex-

pectative, pas même le simple matelas de crin et de cuir de Russie qui forme la couche habituelle du géant du Nord. En attendant que Nicholas vienne occuper cet appartement, une partie de la population parisienne s'est persuadé qu'il se promène comme un bourgeois du Marais sur l'asphalte des boulevards ; et aucun pouvoir humain ne saurait arracher cette conviction de la tête obstinée de nos braves gens ! Si vous possédez les avantages d'une stature colossale et d'une physionomie guerrière, vous ne pouvez plus vous montrer dans les lieux publics sans y produire une sensation impériale.

—Le voilà ! c'est lui ! lo voyez-vous ?

—Qui ?

—Eh parbleu ! le czar de toutes les Russies !....

Et les yeux et les lorgnons de se braquer sur quelque grand monsieur, fort étonner d'exister un intérêt si général.

—Pourquoi sommes-nous suivis et regardés par tant de monde ? me demandait hier un officier de mes amis, au foyer de l'opéra ; est-ce que j'ai mis mon paletot à l'envers, ou quelque gamin m'a-t-il attaché une inscription entre les deux épaules ?

—Non, mon cher, lui répondis-je, mais tu as six pieds de taille et trois pouces de moustaches. Tu pose à cette heure en empereur Nicolas !

Un personnage ayant la tête nue et le corps dans un manteau de fourrure, était occupé l'autre soir à regarder l'eau couler sous le pont royal. Un jeune poète quo nous pourrions nommer l'abordé en tapinois, déroulant un grand papier attaché d'un ruban rose.

—Sire ! j'ai reconnu Votre Majesté ! Pardonnez à mon audace, et acceptez cet hommage à votre gloire !

En même temps, le jeune homme s'éloigna discrètement, et le personnage au manteau déroule une pièce de quinze cent soixante-tricize vers : *Au petit-fils de Pierre-le-Grand ! ! !*

Le petit-fils de Pierre-le-Grand n'était autre qu'un ex-écuyer de l'Hippodrome, aujourd'hui figurant dans les cheurs militaires du Cirque Olympique, et qui se soin-là cherchait à gagner un rhume de cerveau pour se faire une voix de basse-taille.

Ces reconnaissances ne sont pas toujours aussi flatteuses. Le tambour-major de la deuxième légion a été assailli nuitamment par des réfugiés polonais, qui l'ont accablé de coups de poings..., destinés au tyran de la Pologne.

L'empereur Nicolas ne viendra réellement à Paris que lorsque les balauds auront cessé de croire à sa présence. Son incognito se trouvera ainsi assuré par les efforts mêmes qu'on aura faits pour le trahir. En fait de sa diplomatie, la Russie a toujours pris la France pour dove.

—Le Théâtre-Italien a donné la première représentation du *Nabuchodonosor* de Verdi, en présence de cette brillante société, résumé de toutes les sommités du monde européen, quo M. Vatel a le privilégié de réunir à ses fêtes. L'opéra nouveau a obtenu un succès d'enthousiasme. Dérivis et Mlle Brambilla, qui y débutaient, ont inégalément réussi. Dérivis a fait d'énorme progrès à Milan ; mais son émotion paralyssait sa belle voix, qui pris sa revenge aux représentations suivantes. Mlle Brambilla a triomphé sans conteste, et d'un bout à l'autre de son rôle. Ajoutons quo Ronconi dans *Nabuchodonosor* s'est surpassé lui-même et comme chanteur et comme comédien.

—Le Vaudeville, où la rentrée d'Arnal dans *Robinson* a ramené la foule, vient de susciter le travers du jour, l'agiotage, dans une pièce intitulé : *La grande bourse et les petites bourses*. Cette bluette a pris de l'importance en servant de début à un jeune artiste du plus grand avenir, M. Tétard, que le directeur du Vaudeville a élevé judiciairement, et judicieusement, à la scène des Débâtements-Comiques. Nous avions prédit à M. Tétard qu'il prendrait rang parmi les célèbres comiques dont le scénario les portraits-chargés avec tant d'esprit et de vérité. Il ne pouvait mieux réaliser notre prophétie, qu'en jouant comme il vient de le faire dans les *Petites Bourses* et dans les *Intimes*, et en méritant les bravos du public à côté d'Arnal et de Bardou.

—Mais l'événement dramatique du mois est le succès des *Mousquetaires* de M. Alexandre Dumas, notre illustre collaborateur, au théâtre de l'Ambigu-Comique. Voici une scène qui donnera quelques idées de l'intérêt saisissant de la

pièce, et qui fait tous les soirs crouler la salle d'applaudissements. La femme du roi Charles Ier est *incognito* chez Cromwell ; celui-ci, avec sa sororité puritaine, se déclare le sujet le plus soumis de Sa Majesté, mais l'enjuge à presser le départ du roi :

—S'il ne quitte pas l'Angleterre il est perdu, dit-il ; les temps sont mauvais pour la royauté. La reine soutient le contraire, et ce terrible dialogue s'établit entre les deux personnages :

—Madame ! je suis l'homme de la fatalité ! il y a dix ans j'allais m'embarquer pour l'Amérique. J'avais le pied sur le navire, quand le roi m'ordonna de rester en Angleterre, où le destin m'attendait ! Que Sa Majesté parte !

—Pourtant !

—Madame ! à l'âge de quinze ans, une femme m'est apparue, tenant à la main une tête coupée et couronnée. Elle prit la couronne sur sa tête, et elle la posa sur la mienne ! Que Sa Majesté parte !

—Vous avouez donc...

—Madame ! ma nourrice avait à l'épaule une tache de sang qui lui descendait jusqu'au sein ; de sorte qu'en suçant sont lait, j'avais l'air de boire du sang ! Que Sa Majesté parte !

La reine épouvantée se résigne. Cromwell lui remet un sauf-conduit, au moyen duquel dans 2 heures elle pourra rejoindre Charles Ier et gagner la France avec lui. La reine sort. —Et que dit Cromwell resté seul :

—Dans deux heures, il sera trop tard, mais le conseil n'en aura pas moins été donné !...

Le succès des "Mousquetaires" a été pour M. Dumas l'occasion d'un bon mouvement de conscience. On sait que M. Auguste Maquet fait une partie des œuvres de M. Dumas, sans être nommé : Chacun prend son plaisir où il le trouve. Suivant l'usage, le nom seul de M. Dumas devait être offert aux bravos du public de l'Ambigu. M. Maquet s'était résigné d'avance à l'anonyme. Or, au quatrième acte, M. Dumas, voyant applaudir les plus beaux traits de son ami, dit tout tout bas à Mélingue : —Je n'ai jamais laissé nommer personne avec moi, mais aujourd'hui, vous pouvez nommer Maquet ; c'est une marque d'unité que je veux donner à lui seul... Le moment venu, en effet, Mélingue jette au public applaudissant et trépignant les noms d'Alexandre Dumas et d'Auguste Maquet. On se figure la charmante surprise de celui-ci ! il failloit, dit-on, s'évanouir de joie. Ce trait ne fait pas moins d'honneur à M. Dumas que les meilleures scènes des "Mousquetaires".

—La saison des fêtes parisienne s'est ouverte solennellement au ministères des finances, à l'occasion du mariage de Mlle Laplagne avec M. Durieu, receveur-général. Ministres, ambassadeurs et hommes d'état étaient là en famille, et chacun allait tour à tour du contrat à la corbeille. Celle-ci était composée tout à la fois avec la plus grande richesse et avec la plus grande simplicité.

On reconnaissait à ce luxe de bon goût la délicatesse exercée de la main maternelle, —comme on reconnaissait le tact exquis de son esprit, à la grâce parfaite de la fiançaise et à la haute distinction du futur. Le signal donné par M. Laplagne a été entendu. Les salons se rouvrent peu à peu. Tout le monde parisien va rentrer en danse. —Le jeune et déjà célèbre auteur des *Mystères de Londres* et des *Amours de Paris* publie, sous titre, *Les Contes de nos pères*, toutes les petites histoires qu'il connaît si lestement avant de faire de superbes romans en dix volumes. Cela sent la jeunesse et sa Bretagne d'une lieue, c'est-à-dire que cela est frais, naïf, gracieux et amusant au possible. M. Bertall s'est chargé d'enrichir le tout de gravures touchante ou spirituelles ; de sorte que les sons ne jouissent pas moins que l'esprit à cette lecture, et qu'on y pleure d'un cil tandis qu'on y sourit de l'autre. *Les Contes de nos pères* feront, à l'époque des étreintes, les délices de nos enfants.

—A nos enfants aussi les *Fables morales et religieuses* de Mme Caldelar, riche volume illustré par M. Lorsay. Le meilleur éloge que nous puissions faire de ce livre, c'est d'assurer qu'il justifie son titre. Les mères de familles n'en demanderont pas davantage. Ajoutons cependant que l'élegance de la forme répond souvent à la solidité du fond, témoin cet aphorisme-maxime, qui résume heureusement toute la vie humaine.

Un jour par le Destin aux quatre âges divers

Quatre instruments furent offerts.

L'enfant prit le kaléidoscope ;

Du prisme s'empara la Jeunesse aussitôt ;

L'âge mûr sagement fit choix du télescope.

A la Vieillesse, pour son lot,

Il demeura le microscope.

—A côté des beaux livres parus, nous pouvons annoncer un beau livre à paraître : ce sont les *Poètes contemporains de l'Allemagne* que le chanteur d'Artel et des Cordes graves, M. N. Martin, va publier dans quinze jours chez